

Traquer Les Asiles

Depuis des mois, une année peut-être, depuis quinze ans sûrement, nous marchons sur des routes ardues, nous nous blessons sur de petits sentiers caillouteux aux angles contondants, nous stagnons à présent dans un brouillard si épais que, même arrimés d'une lampe, on ne parvient plus à distinguer le chemin à prendre.

Depuis des mois, une année peut-être, depuis trente ans sûrement, nous préparons la résistance, nous faisons fi des crises, nous vivons avec, nous nous roulons dedans. Nous l'empoignons à bras-le-corps, la Crise, nous organisons clandestinement des fêtes du deuil et des cérémonies de la joie, nous traquons les trouées d'air encore pur, nous guettons les haltes, nous quêtons les havres.

Depuis des mois, une année peut-être, un siècle sûrement, nous regardons impuissantEs brûler les cathédrales les plus anciennes, nous percevons avec netteté le bruit de l'Histoire quand elle se fracasse à nos oreilles, nous n'arrivons toujours pas à nous habituer à son tempo à contretemps, à embrasser son rythme, nous nous essoufflons. Nous demeurons hagardEs, sidéréEs, ahuriEs. Il est parfois impossible de calquer des mots sur le réel, vain de tenter de l'enlacer contre son corps, tout contre la peau, le réel, là où ça bat dans les veines.

Le temps s'est accéléré, le visage du monde ne nous ressemble plus. Et il n'y a rien de nouveau sous le soleil ?

Aussi, ce qui a changé depuis les rumeurs de janvier 2020, les flashs-infos de février 2020 et les sentences en pixel de mars 2020 c'est que nous avons perdu un ancrage encore, déconstruit un repère encore, lacéré des fragments de rêves et des lambeaux de vie. Encore. Nous avons perdu nos cabanes organisées, nos bazars délicieux, nos boîtes noires à possibles.

Nous avons perdu les Théâtres. Pas uniquement les rideaux de velours rouge et les perruques à boucles. Nous avons perdu Nos Théâtres. Les théâtres de l'intérieur. Les partages du collectif. Ou alors il en reste des os à nu, des lumières crues, des corps sans spectateurs, qui avancent masqués pour dire, qui se terrant pour travailler, qui crient dans le vide, qui ne saluent pour personne. C'est un deuil innommable et un drame dérisoire. Ça ne raconte rien d'autre que la perte d'un secret partagé. Ça nous laisse exsangues et inutiles. Ça nous plonge dans une précarité du poétique et du vivre pour les décennies à venir. Ça dit, comme écrivait Lagarce, le luxe. Le luxe et l'impuissance de ce qui fut notre métier.

En janvier 2021, nous avons perdu les théâtres et c'est justement à ce moment précis que je commence pour la première fois de ma vie cette hallucinante aventure, celle d'être associée à un théâtre comme autrice, c'est-à-dire comme femme qui tente d'écrire. Comme fille de presque trente ans à qui on offre ça, cette possibilité folle, cette trêve merveilleuse, de poser un instant ses bagages dans un théâtre, de reposer son corps et la course folle des choses dans un lieu qui pourrait ressembler à un abri.

Ce matin, je suis retournée au théâtre. Au Théâtre de la Tête Noire. A Saran. En prenant le train tôt j'ai fait attention à ne pas trop respirer l'air. L'air intrépide qui circulait dans le matin vif, cette pureté polluée qui n'appartient qu'aux matins d'hiver dans nos villes à particules fines. Il ne faut pas trop respirer l'air, en

janvier 2021. C'est irresponsable. Ni parler dans les milieux clos et mouvants. C'est égoïste. J'ai gardé sur mes joues le masque en tissu pour entrer dans le théâtre. J'avais le cœur qui battait, de joie oui et aussi de peur un peu, comme si je m'attendais à ce qu'il soit définitivement plongé dans le noir, qu'il ne soit hors d'usage, recouvert de poussière et de toiles d'araignées. Mais non, il y faisait chaud et bon. Les livres fraîchement édités attendaient les curieuXses dans la vaste bibliothèque qui jouxte le bar. Des bocaux en verre remplis de nourriture faite maison restauraient l'équipe artistique. Depuis le hall, on entendait des répliques lancées, des bribes de guitare, des morceaux de répétition en cours. Il y régnait l'atmosphère qui règne dans tous les théâtres du monde. L'impatience, la fébrilité, le désir, la concentration, et puis parfois le silence, le silence, le rire aussi et la dévotion.

Le Théâtre de la Tête Noire est lové dans une ancienne chapelle. Ou plutôt la chapelle se confond dans le théâtre. La Chapelle Vieille des Aydes. Elle a été construite à la Renaissance, sous Henri III. Ses murs ont servi de fortifications pour résister aux attaques prussiennes de 1870. Cent onze ans plus tard, l'autel a laissé place à la scène, le tabernacle continue de faire face aux quelques deux cents sièges, les projecteurs éclairent les voûtes en berceau. Quand on franchit la porte principale du théâtre, un écriteau gris posé à même la pierre granuleuse indique en lettres noires « Tronc pour les réparations ».

J'ai répété intérieurement cette phrase qui soudainement m'a un instant consolée de la peur renouvelée de l'imprédictible : « pour les réparations ». Les lieux en savent plus que nous. Toujours. J'ai senti un soulagement tangible. Une joie immense. Le lieu reste debout. Encore. Même si personne ne se déploie sur scène dans les interdits qui frappent et frapperont notre grand hiver, on pourra toujours prendre la clef des champs et venir faire cela. Demander asile. Ecouter le silence. Le silence qui n'existe que dans les lieux où se jouent les arts vivants. Dans les lieux sacrés. Comme les églises. Comme les cabanes. Venir répéter une phrase, esquisser un geste, boire un verre de vin. Ecrire quelques lignes. Comme autant d'offrandes pour l'essentiel, d'exvotos profanes pour calmer les tremblements, pour puiser de la force, pour apprendre à tenir sur la durée. On pourrait parler d'hétérotopie. On pourrait parler de cierge allumé sous l'ogive. On pourrait parler d'inventer encore à écrire pour faire émerger des îles dans la mer froide. On pourrait parler de continuer à répéter et répéter encore. Répéter des mots qui apaisent les chagrins et invoquent l'été.

Alors, pendant une année, une fois par mois, même si le théâtre est fermé, écrire qu'on va continuer de faire. Oui, rester associée au théâtre. Penser au lieu. Apprendre son histoire. Respirer son présent. Penser aux gens. Penser à ce qui continue de se bricoler, de s'inventer, de se dire.

In et Hors les Murs.

Ecrire ce journal d'association.

Ce journal de tentatives.

Douze mois à passer ensemble.

Une saison au Théâtre de la Tête Noire.

Un texte par mois.

Quoi qu'il arrive.

Quoi qu'il nous arrive.

Une année avec n/vous.

C'est parti.

Agathe Charnet,
autrice associée au
Théâtre de la Tête Noire
pour l'année 2021

CHAPITRE 1/12 - Janvier 2021
JOURNAL D'AGATHE CHARNET
Autrice associée au THÉÂTRE DE LA TÊTE NOIRE

